

FAUX AUTOGRAPHES

AFFAIRE

VRAIN-LUCAS

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LA COLLECTION VENDUE A M. MICHEL CHASLES ET OBSERVATIONS
SUR LES MOYENS DE CONNAÎTRE LES FAUX AUTOGRAPHES

PAR

ÉTIENNE CHARAVAY

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE, EXPERT EN AUTOGRAPHES.

« Qu'il est utile, ô Athéniens, qu'il est bon
d'avoir des archives publiques ! Là les écrits
restent fixes et ne varient pas selon le caprice
de l'opinion. »

(Xénoph., discours contre
Ctésiphon.)

PARIS

LIBRAIRIE JACQUES CHARAVAY AÎNÉ

rue des Grands-Augustins, 26.

E. DENTU, libraire-éditeur

Alphonse LEMERRE, éditeur

Palais Royal, galerie d'Orléans, 16 et 18.

47, l'passage Choiseul.

et chez tous les Libraires.

1870



1^{re} (num)
(N° 100-8-21)

Collationné - fiche fautive

FAUX AUTOGRAPHES

150 £

AFFAIRE

VRAIN-LUCAS

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LA COLLECTION VENDUE A M. MICHEL CHASLES ET OBSERVATIONS
SUR LES MOYENS DE RECONNAITRE LES FAUX AUTOGRAPHES

PAR

ÉTIENNE CHARAVAY

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE, EXPERT EN AUTOGRAPHES.

« Qu'il est utile, ô Athéniens, qu'il est bon
« d'avoir des archives publiques ! Là les écrits
« restent fixes et ne varient pas selon le caprice
« de l'opinion. »

(Eschine, discours contre
Ctésiphon).

PARIS

LIBRAIRIE JACQUES CHARAVAY AÎNÉ

rue des Grands-Augustins, 26.

E. DENTU, libraire-éditeur

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 16 et 18.

Alphonse LEMERRE, éditeur

47, passage Choiseul.

et chez tous les Libraires.

1870

2

FAUX AUTOGRAPHES

ATTAIRIE

VRAIN-LUCAS

ÉTUDE CRITIQUE

LES FAUX AUTOGRAPHES D'UN ÉCRIVAIN DÉCEDE ET DE SON ÉPOQUE
ET LEUR RÔLE DE LITTÉRATURE FAUXE

PAR

EDMOND CHATELAIN

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE CAEN

PARIS
ÉDITEUR
G. LÉVY

1890

PARIS

ÉDITEUR

G. LÉVY

1890

PARIS

ÉDITEUR

1890

AVANT-PROPOS

L'affaire Vrain-Lucas a eu un tel retentissement dans le monde de l'érudition que nous n'avons pas cru inutile de donner un résumé succinct des faits et des débats, suivi de quelques observations sur cette étrange mystification. Tel a été notre but dans l'opuscule que nous livrons à ceux que de semblables questions intéressent.

Et d'ailleurs le nombre est plus grand qu'on ne pense des personnes que les questions historiques ne laissent pas indifférentes. Il s'accroît même, et c'est un témoignage précieux de l'élévation du niveau de l'intelligence. C'est aussi un symptôme de haute moralité, car la science historique a pour but de découvrir et d'affirmer la vérité. Il n'y a que cinquante ans environ que l'étude sérieuse des monuments figurés, imprimés et manuscrits, a permis de débrouiller le chaos. Aux xvii^e et xviii^e siècles des érudits, les Bénédictins surtout, nos maîtres à tous, avaient déblayé le chemin : la voie était pré-

parée, quand Augustin Thierry, M. Michelet, M. Guizot, M. Guérard, M. Natalis de Wailly, M. Paulin-Pâris, M. J. Quicherat fondèrent en France la science de la critique historique qui eut désormais un foyer spécial, l'École des Chartes, et qui depuis, deux ans, en compte un nouveau, l'École des Hautes-Études.

De tout temps, il faut le dire, on a senti le besoin de recueillir précieusement, pour les étudier, les documents qui recèlent la vérité. « Qu'il est utile, s'écriait Eschine dans son discours contre Ctésiphon, qu'il est utile, ô Athéniens, qu'il est bon d'avoir des archives publiques ! Là les écrits restent fixes et ne varient pas selon le caprice de l'opinion. » Grande vérité, qui a été une règle dans l'antiquité. En effet de nombreux particuliers employaient leurs richesses à recueillir livres, manuscrits, objets d'art, autographes, et, en mourant, ils laissaient ces trésors à l'État. C'est ainsi que les collections particulières formèrent des dépôts publics.

Après s'être emparés de l'Italie et avoir détruit l'Empire romain, les barbares peu soucieux de ce qu'avaient été leurs ennemis, et ne connaissant d'histoire que les exploits de leurs guerriers, ne respectèrent pas les archives. Le Christianisme, en s'établissant, sauva un peu de ces débris précieux, et les couvents devinrent les seuls refuges de la science et de l'étude. Cependant l'empire de Constantinople survivait à l'immense désastre, et là on conservait encore des archives que les croisades et les invasions contribuèrent à disperser en partie. Car les sciences et les arts ne peuvent se développer librement que pendant la paix.

En France, c'est au roi Charles V et à son frère Jean, duc de Berry, que nous devons la création de la Bibliothèque du Louvre et la conservation de bien des manuscrits précieux.

Les ducs de Bourgogne étaient aussi d'ardents bibliophiles et nous savons encore quelles étaient, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les richesses historiques de ces princes.

Depuis, le goût des livres et des manuscrits ne fit que se développer. Les collections particulières furent, comme dans l'antiquité, le fondement des dépôts publics, et tour à tour vinrent les augmenter. C'est ainsi qu'à la Bibliothèque impériale chaque collection porte le nom du personnage illustre qui l'a formée, et que l'on compte les fonds Colbert, Baluze, Dupuy, etc., etc. — De plus, toutes les villes, tous les établissements publics, tous les couvents, toutes les églises, toutes les familles avaient leurs archives particulières. Lors de la Révolution toutes ces archives furent réunies à celles de l'État, mais combien de documents, combien de papiers de famille surtout, furent jetés au vent ! Les vieux titres sur parchemin servaient à fabriquer des gargousses, et l'épicier faisait des cornets avec les lettres de personnages illustres. C'est alors que des hommes intelligents recueillirent tous ces documents qui allaient être perdus pour l'histoire ; c'est alors qu'ils sauvèrent tant de pièces si utiles maintenant pour les travailleurs ; rude labeur, en vérité, car les curieux n'avaient pas seulement à combattre les misérables qui détruisaient nos archives, mais encore les étrangers qui profitaient de nos troubles intérieurs pour emporter chez eux nos manuscrits et nos objets d'art les plus précieux. C'est de cette époque que datent les collections d'autographes. Depuis, ce goût, qui tient si étroitement à celui des choses historiques, s'est développé en France et dans toute l'Europe. Il a compté parmi ses adeptes des hommes dont l'érudition s'honore à juste titre, et, de nos jours, on sait combien de richesses contiennent les cabinets de MM. Feuilleto de Conches, Labouchère, Chambry,

Boutron, Boilly, B. Fillon, Dubrunfaut, James-Nathaniel de Rothschild, Rathery, Gauthier-Lachapelle, Minoret, de Flers, A. Bance, Badin, E. Dentu, et tant d'autres à qui les hommes de lettres doivent de si utiles communications.

On conçoit que, dans un temps où les collections d'autographes sont si nombreuses et où les études historiques sont en si grand honneur, la collection Vrain-Lucas ait produit dans le monde lettré un vif sentiment de curiosité et de surprise. Mais maintenant, qu'on a pu examiner ces documents grossièrement fabriqués par un mystificateur qui n'avait même pas pris le soin de déguiser sa fraude par un semblant de vérité; maintenant qu'on se trouve en présence de lettres de César et de tous les personnages de l'antiquité écrites en français et sur du papier de nos fabriques d'Angoulême; quand on songe enfin que, dans une prétendue comédie de Molière, Lucas a introduit les noms qui ne furent en usage que du temps de Marivaux. On ne peut que s'étonner du succès de cette mystification. Néanmoins il n'est pas sans intérêt d'examiner par quels subterfuges, par quelles manœuvres Vrain-Lucas a réussi à tromper la bonne foi d'un savant illustre et à occuper l'attention d'une grande Académie.

FAUX AUTOGRAPHES

AFFAIRE

VRAIN-LUCAS

- Qu'il est utile, ô Athéniens, qu'il est bon
- d'avoir des archives publiques ! Là, les écrits
- restent fixes et ne varient pas selon le caprice
- de l'opinion. »

(Eschine, discours contre
Ctésiphon).

SOMMAIRE.

La collection de M. Chasles devant l'Institut. — Lettres de Rotrou. — Lettres de Charles-Quint à Rabelais. — La critique qu'en font MM. Gachard et Rathery. — La cote de la main de Rabelais. — M. Chasles communique à l'Institut des lettres de Pascal à Boyle. — Elles sont attaquées par M. Duhamel. — Lettre de Pascal au jeune Newton, étudiant à Grantham. — Sir David Brewster, d'Edimbourg, s'inscrit en faux contre la correspondance de Pascal avec Newton. Sa lettre à ce sujet. — Lumineuse argumentation de M. Faugère, dans le même sens. — Des lettres de Galilée interviennent dans le débat et sont réduites à néant par M. Théodore-Henri Martin. — L'académie de Florence et le mot *Avrei*. — Exposé des travaux critiques de M. Faugère. — Lettre de Pascal copiée dans l'éloge de Descartes par Thomas. — Opinion défavorable de MM. Rathery, Miller, J. Desnoyers, Feuillet de Conches sur la collection. — Protestations de MM. Leverrier et Duhamel. — Défense patriotique de MM. Thiers et Elie de Beaumont. — Lettres inacceptables de Labruyère. — Shakespeare écrit en français. — M. Chasles fait surveiller Vrain-Lucas. — Celui-ci est arrêté. — MM. Henri Bordier et Mabilie, experts, sont chargés d'examiner les pièces. — Leur rapport sur les vingt-sept mille pièces de la collection. — Vrain-Lucas traduit devant le tribunal correctionnel. — L'accusé, sa physiologie, ses antécédents : impression produite par lui sur MM. Jacques Charavay, Lemerre, etc. — M. Edmond Thiaudière analyse les mobiles qui ont dirigé Vrain-Lucas. — Déposition de M. Chasles. — Noms des épistolaires. — Lettres d'Archimède. — D'Alexandre-le-Grand. — De Thalès. — De Cléopâtre. — Laissez-passer de Vercingétorix. — Lettres de Lazare. — De Magdeleine. — De Charles-Martel. — De Charlemagne. — Défense de Vrain-Lucas par Me Helbronner. — Réplique de M. l'avocat impérial. — Condam-

nation. — Observations sur les faux en autographes. — Considérations sur les artifices qui ont séduit M. Michel Chasles. — Comment l'Institut a pu quelque temps hésiter. — Distinction entre les écrits supposés et les faux en matière d'autographes. — Exemples anciens de ce dernier cas. — Moyens de reconnaître les faux autographes. — Encre et papier. — Ecriture. — Conclusion. — Lettre de M. Feuillet de Conches sur les fausses lettres de Montaigne.

L'affaire des faux autographes vendus par Vrain-Lucas à M. Chasles, de l'Académie des Sciences, vient d'avoir son dénouement devant le tribunal correctionnel de la Seine.

Il y avait plus de deux ans que cette étrange affaire occupait l'Académie des Sciences et passionnait le public savant, quand la fraude fut découverte. C'est, en effet, le 8 juillet 1867, que M. Chasles fit don à l'Académie de deux lettres de Rotrou au cardinal de Richelieu sur la fondation de l'Académie française, lesquelles furent insérées au procès-verbal avec cette mention qui témoignait cependant d'un certain doute à l'égard du style : « Les voici textuellement, c'est-à-dire avec les *négligences* qui se rencontrent souvent dans les correspondances familières de l'époque. (1) »

Des lettres de Rotrou, c'est chose d'une rareté telle que nous n'en connaissons pas dans les collections particulières et que les auteurs de l'*Isographie* n'ont pu trouver de lettre originale de ce poète pour la reproduire en fac-simile. Le style était singulier, mais, après tout, c'était possible, et nul alors n'éleva d'objections sur ces deux pièces que M. Chasles tirait de sa collection pour les offrir à l'Académie des Sciences.

Déjà M. Chasles avait fait don à l'Académie de Belgique de deux lettres de Charles-Quint adressées à Rabelais. M. Quételet les avait acceptées avec reconnaissance et publiées; comme ce sont, croyons-nous, les premières pièces de cette fameuse collection qui aient vu le jour, et que le texte en démontre clairement la fausseté, on nous permettra de les reproduire. Les voici donc :

« Maître Rabelais,

« Vous qu'avez l'esprit fin et subtil, me pourriez-vous satisfaire? J'ai promis 1,000 escus à celui qui trouvera la quadrature du cercle, et nul mathématicien n'a pu résoudre ce problème. J'ay pensé que vous qui este

(1) Voir l'*Amateur d'autographes*, année 1867, n° 137 et 138, p. 264.

ingénieux en toutes choses, me satisferiez ; et, si le faites, forte récompense en recevrez. Dieu vous vienne en aide.

« Ce x septembre 1542.

« CHARLES. »

« A maître François RABELAIS,
docteur en toutes sciences et bonnes lettres. »

« Maître Rabelais, je suis moult surpris de ce que ne m'avez encore fait réponse à la proposition que je vous ay faite touchant la quadrature du cercle. Est-ce que réellement cette chose seroit impossible à résoudre ? Mais quant ainsy seroit, je pryeray pour me faire réponse quelle qu'elle soit, vous n'ignorez pas qu'elle sera toujours bien venue de moy. Je l'attends donc par le porteur d'icelle, et me ferez plaisir. Adieu. »

« CHARLES. »

« A maître F. Rabelais. »

Jamais, avant la publication de ces pièces, on n'avait eu connaissance de rapports entre Charles-Quint et Rabelais, ce qui n'empêcha pas que ces lettres ne fussent d'abord admises pour vraies et publiées comme telles. Nous devons dire cependant que M. Gachard, l'archiviste du royaume de Belgique, contesta l'authenticité des pièces, et que M. Rathery, le consciencieux éditeur d'un Rabelais justement estimé, et dont l'autorité est grande en pareille matière, fit remarquer que la seule expression de *maître* donnée à Rabelais au lieu de celle de *frère*, qui était la véritable, condamnait les lettres publiées par M. Quételet. D'ailleurs — mais on ne le sut que plus tard — une des prétendues pièces portait une cote de la main de Rabelais, ainsi conçue : « *Lettre de l'Empereur-Charles Quint.* » Or, qui ne sait que jamais, de son vivant, Charles-Quint ne fut désigné que par cette mention bien suffisante : *l'Empereur*, et que ce n'est que dans les écrivains que l'on trouve *Charles le Quint*. Cette simple observation démontrait clairement la fausseté des lettres. Mais alors, nous le répétons, tout ceci passa inaperçu.

On savait aussi cependant que M. Chasles s'occupait d'un travail important où il se proposait de démontrer que la découverte des lois de la gravitation universelle, attribuée jusqu'ici à Newton, était due à Blaise Pascal. L'attention des savants était éveillée, tellement que le Président de l'Académie demanda, dans la même séance du 8 juillet 1867, à M. Chasles de dire dès-à-présent quelques mots de ce fait capital de la science.

Dans la séance du 15 juillet, M. Chasles obtempéra aux désirs de ses confrères et leur apporta des lettres de Pascal à Boyle et différentes notes de ce grand homme qui furent toutes insérées au procès-verbal. Le lundi suivant (22 juillet), M. Duhamel défendit Newton et se permit d'élever des doutes sur l'authenticité des documents qui servaient de base aux assertions de M. Chasles. (1) Ce dernier répondit en apportant de nouvelles pièces, et, entre autres, une correspondance de Pascal avec Newton, alors que ce dernier, étudiant à Grantham, avait à peine onze ans. Voici un échantillon du style :

Paris, ce 20 may 1654.

« Mon jeune amy,

« J'ai appris avec quel soin vous cherchiez à vous initier aux sciences mathématiques et géométriques, et que vous désiriez approfondir sciemment les travaux de feu M. Descartes. Je vous envoie divers papiers de luy qui m'ont esté remis par une personne qui fut un de ses bons amis. Je vous envoie aussi divers problemes qui ont été autrefois l'objet de mes préoccupations touchant les lois de l'abstraction, afin d'exercer vostre génie. Je vous prieray m'en dire vostre sentiment. Il ne faudroit pas cependant, mon jeune amy, fatiguer trop vostre jeune imagination. Travaillez, estudiez ; mais que cela se fasse avec modération. C'est le meilleur moyen d'acquérir et de profiter des connaissances qu'on acquiert. Je vous parle par expérience. Car moy aussi dès ma jeunesse, j'avais haste d'apprendre, et rien ne pouvait arrêter ma jeune intelligence, et je puis parler ainsy. Aujourd'hui je ressens avoir par trop surchargé ma mémoire, et elle commence à me faire défaut, au moment où j'en aurais le plus besoin.

« Je ne vous dis point cela, mon jeune amy, pour vous détourner de vos estudes, mais pour vous engager à estudier modérément. Les connaissances viennent insensiblement et avec le temps. Ce sont les plus stables. Je ne vous en dis pas davantage, mon jeune amy, si ce n'est d'estre assuré de mon affection.

PASCAL.

Au jeune Newton, étudiant à Grantham.

Cette communication souleva un murmure d'incrédulité. Un enfant de onze ans correspondant sur les problèmes les plus ardu de la géométrie avec Blaise Pascal ! n'était-ce pas fort extraordinaire ?

(1) *L'Amateur d'autographes*, n^{os} 141, 142 et suivants.

Si on consultait les biographies de Newton, on y trouvait que son goût pour les sciences ne se développa qu'assez tard et que les premières années ne dénotaient nullement ce qu'il devait être un jour. Tout ceci se trouvait démenti par la publication des lettres que possédait M. Chasles. Mais l'Angleterre s'émut: Sir David Brewster, d'Édimbourg, physicien éminent, biographe de Newton, membre associé de notre Académie des Sciences, lut les comptes-rendus et fut justement étonné du style, comme des faits énoncés dans les prétendues lettres. Il écrivit, le 6 août 1867, au Président de l'Académie, et s'inscrivit en faux contre la correspondance de Pascal avec Newton. Cette lettre est d'une telle importance que nous croyons devoir la reproduire :

« Alberly Melrose, 6 août 1867.

« J'ai lu avec plus que de la surprise la prétendue correspondance de Pascal avec Boyle et Newton, publiée dans le dernier numéro des *Comptes-rendus*. N'ayant pas les moyens de juger de l'authenticité des nombreuses notes de Pascal, qui ont paru dans les précédents numéros, je ne me hasarderai pas à exprimer les soupçons qu'elles ont pu m'inspirer; mais quand j'ai lu les lettres de Pascal et de Newton, lettres datées et contenant des faits sur lesquels j'étais en état de me former une opinion, j'ai senti que c'était un devoir pour le biographe de Newton d'étudier la prétendue correspondance.

« Ayant soigneusement examiné tous les papiers et la correspondance de sir Isaac Newton qui se conservent à Hurtsbourne Park, résidence d'une personne de sa famille, M. le comte de Portsmouth, je n'hésite pas à dire qu'aucune lettre de Pascal à Newton, ni aucune autre pièce contenant le nom de Pascal n'existent dans cette collection. En 1837, M. Henri Fellows, frère aîné du comte de Portsmouth, voulut bien m'aider à examiner ces papiers, et nous aurions été ravis de trouver la moindre lettre ou le moindre document provenant d'un grand homme, d'un noble caractère tel que Pascal. A une époque plus rapprochée, lord Portsmouth me permit de garder en ma possession, pendant plusieurs mois, toutes les pièces que M. Fellows jugeait pouvoir m'être utiles pour écrire la vie de Newton, et, dans ce second examen des manuscrits, je n'ai, pas plus que dans le premier, trouvé le nom de Pascal.

« Je crois que jamais lettres n'ont été échangées entre Pascal et Newton, et, s'il était prouvé que celles qui ont été publiées dans le *Compte-rendu* sont des productions véritables, il en résulterait que des trois seules personnes qui aient examiné les papiers de Portsmouth, M. Conduitt, le Dr Horsley et moi, l'une ou l'autre aurait volontairement supprimé les lettres de Pascal afin de donner à Newton la gloire sans partage d'avoir établi la loi de la gravitation universelle. Ce qui est dit des Lettres de Miss Anne Ayscough, mère de Newton, adressées à Pascal, pour le remercier de ses bontés envers son fils, est tout à fait inexplicable. Newton avait à peine quatre ans, quand sa mère cessa de porter le nom d'Ayscough, et ce serait seulement sous son nouveau nom de femme, *Hannah Smith*, qu'elle aurait pu correspondre avec Pascal.

« La lettre de Pascal à Boyle, en date du 16 juin 1654, où on lui fait dire qu'il a reçu un Mémoire de Newton traitant du calcul infinitésimal, du système des tourbillons, de l'équilibre des fluides et de la gravité, est évidemment l'œuvre d'un faussaire, car Newton, alors âgé seulement de onze ans, ne connaissait rien sur aucun de ces sujets. Les lettres de Pascal à Newton datées du 20 mai 1654, et les nombreuses lettres qu'on donne comme échangées entre eux dans la même année, quand Newton avait moins de onze ans et demi, sont également forgées, car Newton n'avait nulle connaissance des sujets qui y sont traités, s'occupant alors, d'une manière bien plus convenable à son âge, de cerfs-volants, de petits moulins et de cadrans solaires, et cela jusqu'en 1658, où, comme il l'a dit lui-même à M. Conduitt, il fit sa première expérience scientifique, consistant à mesurer la différence de vitesse du vent par la différence de longueurs de deux sauts consécutifs qu'il faisait, l'un dans le sens où soufflait l'orage, l'autre dans la direction opposée.

« Ce fut seulement en 1661 qu'il montra ces dispositions et aborda quelques-unes de ces études par lesquelles il devint plus tard si célèbre.

« Comme confirmation des raisons que je viens de donner, je ne crains pas d'ajouter que ces lettres, tant celles de Newton que celles de Pascal, annoncent par des caractères intrinsèques et rien que par leur style, qu'elles ne sont point les productions de ces hommes distingués; j'espère en conséquence que M. Chasles publiera toutes

les lettres en sa possession qui ont rapport à Newton, afin que ses amis en Angleterre puissent montrer pleinement, même aux gens les plus crédules, que celles de Pascal, de Boyle et de Newton sont de méprisables forgeries. »

Certes, après une telle affirmation, il était difficile de répondre victorieusement ; mais M. Chasles avait des Lettres de Newton à la sœur de Pascal, M^{me} Perier, à Rohault, à Saint-Evremond, à Desmaizeaux, à Malebranche, qui venaient à l'appui de ses allégations, et il les produisit devant l'Académie.

M. David Brewster n'est pas le seul qui protesta contre les documents en question. Dès le jour où les prétendus écrits de Pascal furent publiés, M. Prosper Faugère, dont les travaux sur Pascal jouissent d'une si grande notoriété, les argua de faux. Le 19 août, il présenta des observations à l'Académie des Sciences et les renouvela dans la séance du 26.

M. Faugère démontra tout d'abord que l'écriture des lettres et notes présentées par M. Chasles différait complètement de celle du manuscrit des *Pensées*, conservé à la Bibliothèque Impériale. Puis, passant à la question scientifique, il se borna à faire observer qu'il serait bien étrange que Pascal eût découvert et affirmé la loi de la gravitation universelle, alors qu'il n'admettait même pas comme démontré le mouvement de la terre autour du soleil ; puis il ajouta :

« Si je ne puis aller plus loin, dans le domaine de la science, qu'il me soit permis un instant d'entrer dans celui de l'histoire anecdotique pour prendre en quelque sorte sur le fait l'audacieux et fécond fabricant qui prétend abriter ses falsifications sous le grand nom de Pascal. Il s'agit de l'une des notes que Pascal aurait envoyées à Boyle en 1652.

« On donne, est-il dit dans cette note, comme un effet de la vertu attractive, la mousse qui flotte sur une tasse de café, et qui se porte avec une précipitation très-sensible vers les bords du vase... Une pareille observation suppose que l'usage du café était déjà répandu en France du temps de Pascal. Or, ce ne fut qu'en 1669, c'est-à-dire sept ans environ après sa mort, que Soliman Aga, ambassadeur de Turquie auprès de Louis XIV, introduisit dans la société parisienne l'usage du café. »

Ce fait était vraiment singulier, et la fraude, en cet endroit, était trop visible. Mais où M. Faugère eut surtout beau jeu, c'est à l'occasion du style. « Comment contrefaire, en effet, le style de Pascal, cette expression nette, substantielle, pure émanation de la pensée et du sentiment, empreinte d'une puissance, d'une originalité toujours vivante ? » Puis, après avoir examiné cette lettre où Pascal, écrivant à Newton, lui conseillait de songer à la gloire et lui recommandait cette maxime : *Tout homme qui n'aspire pas à se faire un nom n'exécutera jamais rien de grand*, M. Faugère concluait ainsi :

« Cette phraséologie des lieux communs ne fut jamais à l'usage de Pascal. Non-seulement le faussaire se trouve ici pris au piège de son propre style, mais il ignore que ce véhément amour de la gloire et de la réputation était absolument incompatible avec le détachement de toutes les choses du monde dont Pascal avait fait désormais la règle suprême de sa vie ; il oublie que, le 23 novembre précédent, Pascal avait tracé la page célèbre qui fut trouvée dans la doublure de son habit après sa mort, et où on lit ces mots : « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu ! » A cette époque de sa vie, Pascal, entrant de plus en plus et pour toujours dans l'étroit sentier de la religion austère, ne considérait plus les travaux mathématiques qu'avec une sorte de dédain, et il n'était guère d'humeur à vanter la gloire humaine, ainsi que l'eût pu faire un professeur appelé à exciter l'émulation de ses élèves un jour de distribution de prix. »

En effet la lettre en question était tout au plus digne d'un maître d'école.

Bientôt M. Govi, M. Grant, directeur de l'Observatoire de Glasgow, le père Secchi, vinrent à la rescousse de MM. Brewster et Faugère. Lorsque M. Chasles fit intervenir Galilée dans le débat, M. Théodore-Henri Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, contesta les lettres, se fondant sur deux faits à savoir que Galilée n'écrivait pas en français, et, en second lieu, qu'il était aveugle à l'époque où il aurait écrit les pièces que possédait M. Chasles. De plus, une lettre de Galilée, en italien, — la seule qui fut, dans toute la collection, en langue étrangère, — fut envoyée à l'Académie de Florence qui la reconnut fausse, à l'aspect du pre-

mier mot *Avrei* (j'aurais), qui s'écrivait du temps de Galilée avec un *h*. M. Chasles eut un second exemplaire de la même lettre et l'envoya à l'Académie de Florence, en disant que la première n'était qu'une copie. Dans celle-là le premier mot était écrit : *Havrei*. Mais l'Académie fit observer que ce mot était autrefois orthographié : *Haverei*, et que la seconde lettre était également fausse. Un troisième exemplaire qui portait *haverei* fut fourni par M. Chasles, mais l'Académie de Florence refusa de continuer la vérification, jugeant le débat suffisamment vidé.

D'ailleurs, dans le public, l'opinion était faite. M. Faugère avait publié sur la question des faux autographes de Pascal, Newton, Galilée, etc., un factum qui, à notre avis, condamnait définitivement les documents incriminés. (1)

M. Faugère, en effet, reprenait ses premiers arguments et les exposait avec une logique impitoyable, et, pour prendre le public tout entier comme juge dans la question d'écriture invoquée par lui, il reproduisait en fac-simile une lettre authentique de Blaise Pascal, appartenant à M. le baron Feuillet de Conches, des fragments autographes du manuscrit des *Pensées*, diverses signatures prises sur des actes notariés, et, en même temps, des lettres et des notes de Pascal empruntées à la collection de M. Chasles. Il opéra de même à l'égard de Madame Périer, de Jacqueline Pascal et du roi Jacques II. L'épreuve fut complète. L'imitation était grossière ; il suffisait d'un coup d'œil, grâce à l'heureuse idée de M. Faugère, pour se convaincre de la fausseté des documents contestés.

M. Faugère ne s'était pas borné à donner des fac-simile : il avait disserté, avec toute l'autorité d'un homme expert dans les questions historiques, sur les impossibilités de faits comme de style qui se rencontraient si fréquemment dans les lettres de Pascal, Newton, Montesquieu, Louis XIV, Jacques II, etc., et cela avec le plus grand succès. Mais là où son triomphe fut vraiment complet, c'est lorsqu'il démontra que les pièces avaient été fabriquées à l'aide des livres imprimés. Nous n'en voulons pour preuve que la fausse

(1) Défense de B. Pascal et accessoirement de Newton, Galilée, Montesquieu, etc., contre les faux documents présentés par M. Chasles à l'Académie des Sciences, par M. P. Faugère ; Paris, Hachette, 1868, in-4, orné de fac-simile.

lettre de Pascal à Christine de Suède que M. Faugère compare avec l'éloge de Descartes par Thomas :

Fausse lettre attribuée à Pascal

PAR M. CHASLES.

A sa Majesté la royne Christine.

Ce 2 octobre 1650.

« Madame, la modestie de Monsieur Descartes estoit encore plus grande que ses connaissances ; cette *modération* fut son égide ; il *recommanda* souvent cette vertu à ses disciples. Monsieur Descartes auroit volontiers consenti à estre ignoré pour estre utile. L'*indépendance* estoit le premier moyen de l'estre. Elle fut aussi son premier besoin.

« L'*indépendance* dont nous parlons est ce sentiment honneste et vertueux qui ne connoit d'autre assujettissement que celui des loix, qui pratique tous les devoirs de citoyens et de sujets, mais qui ne peut souffrir d'autres chaînes ; respecte les titres, mais n'estime que le mérite ; ne fait sa cour à personne parce qu'il ne veut dépendre que de luy mesme, se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées, celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas longtemps soumis aux loix, et pour estre vertueux il faut estre libre. Il n'y a rien peut estre de plus beau dans

Extrait de l'éloge de Descartes.

PAR THOMAS.

« Sans cesse il recommandoit la *modération* à ses disciples ; mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes ; la persécution les animait encore, et ajoutoit à l'*enthousiasme*. Descartes eut consenti à être ignoré pour être utile. (page 164).

« C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'*indépendance*.... Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande passion de Descartes. (page 66).

« L'*indépendance*, dont il est ici question, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoit d'autre assujettissement que celui des lois ; qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, qui ne peut souffrir d'autre chaîne ; respecte les titres mais n'estime que le mérite ; ne fait sa cour à personne ; parce qu'il ne veut dépendre que de lui même ; se conforme aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'âme. Celui qui est trop soumis

Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment mille fois répété dans les ouvrages de Descartes. Je mets, dit-il dans une de ses lettres qu'on m'a communiquée, ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter. Je vous entretiendrai, madame, dans une autre lettre de la marche que suivit l'esprit de M. Descartes.

« Je suis,

« Madame, de Vostre Majesté le très humble et très dévoué serviteur.

« PASCAL. »

Cette comparaison était toute une révélation. M. Faugère fit encore observer que certains mots trouvés par lui dans les fausses lettres étaient encore inconnus du temps de Pascal. Celui de *mystification*, dont Vrain-Lucas sut faire usage sur une si grande échelle, est du nombre.

D'un autre côté, les personnes admises à voir les pièces, MM. Rathery, Miller (de l'Institut), J. Desnoyers (de l'Institut), entre autres, s'étaient prononcés contre la collection. M. Feuillet de Conches émit une opinion défavorable sur les Newton, les Pascal et les Jacques II qui lui furent présentés. Plusieurs membres de l'Académie des Sciences, entre autres MM. Leverrier et Duhamel, protestaient contre la véracité des documents; enfin M. Breton de Champs fit observer, ce qui venait à l'appui de la découverte de M. Faugère, que certaines lettres de Newton n'étaient que la reproduction d'un passage de l'*Histoire des philosophes modernes* de l'ingénieur Savérien. Le débat prit un caractère vif et ardent; une polémique s'engagea; l'affaire devint une question nationale, et des hommes illustres caressèrent l'idée de restituer à la France une des plus grandes découvertes de la science. MM. Thiers et Élie de Beaumont furent de ce nombre, et l'autorité de leur nom ramena bien des esprits justement prévenus contre les prétendus

aux hommes ne sera pas longtemps soumis aux lois; et, pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. Je mets, dit-il dans une de ses lettres, ma liberté à si haut prix que tous les rois du monde ne pourroient l'acheter. Ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie. » (page 143).

autographes de M. Chasles. Ce dernier refusait, malgré toutes les instances, de faire connaître la source de ses documents, se retranchant derrière sa foi aveugle en l'authenticité des pièces qu'il produisait devant l'Académie.

D'autres témoignages de fausseté circulèrent dans le public. On parlait de centaines de lettres de Rabelais, de La Bruyère, de Shakespeare, de Montesquieu : bref, de tous les grands noms du génie humain, y compris Molière lui-même. Les Rabelais avaient été reconnus faux par M. Rathery ; nous savions, pour notre part, que de l'authenticité des lettres de La Bruyère, tenant de la bouche de M. Chasles lui-même que l'écriture des pièces qu'il possédait était petite et ne ressemblait nullement au fac-simile que nous avions donné dans l'*Amateur d'autographes* de quelques lignes autographes et signées de La Bruyère, mais bien à un autre fac-simile longtemps regardé comme reproduisant la véritable écriture de l'auteur des *Caractères*. Ce dernier fac-simile avait été reconnu comme inexact par suite de la découverte des lettres qui sont en la possession de M. le duc d'Aumale, et d'une signature sur un acte authentique qui fait partie actuellement de la belle collection d'un de nos amateurs les plus éminents, M. Dubrunfaut. Le faussaire ne connaissait pas le fait et s'était malencontreusement servi du *fac-simile* ancien.

Pour Shakespeare, ses lettres, — notons qu'on n'en connaît pas en Angleterre et qu'au British Museum on montre aux visiteurs une signature du grand poète comme une précieuse relique, — ses lettres, disons-nous, étaient, d'après la rumeur accréditée, écrites en français. Il n'était pas nécessaire de discuter des faits si naïfs. Les Montesquieu étaient de la même fabrique. Tout était faux, nécessairement, mais quel était le faussaire ? quel homme avait pu fabriquer tant de documents si divers et s'enchaînant les uns aux autres ? — On accusa M. Libri, si fameux par son procès, et alors réfugié à Londres : M. Libri se défendit par une lettre rendue publique ; néanmoins, quand l'ancien membre de l'Académie des Sciences mourut à Florence, il y a quelques mois, sa mémoire, déjà si chargée d'inculpations malheureusement trop prouvées, fut encore grevée de cette vaste mystification qui occupait tous les esprits, mais il convient de l'en décharger.

Tout à coup une nouvelle se répand. M. Chasles, sur l'insistance de ses amis, a enfin fait exercer une surveillance sur celui qui lui remettait les faux autographes, il a révélé son nom ! c'est un certain Vrain-Lucas, connu par son assiduité à fréquenter la Bibliothèque Impériale, individu mal famé, qui bientôt fut arrêté. Nous avons reproduit, dans un de nos derniers numéros, la communication faite à l'Académie des Sciences par M. Chasles. Ce fut toute une révélation : M. Chasles avait, dans sa collection, des lettres de Jules César, sainte Marie-Magdeleine, Judas Iscariote, etc., etc. Toute cette masse de pièces fut portée à la Bibliothèque Impériale. Deux experts furent nommés pour l'examiner. Ce furent MM. Henri Bordier et Mabille. On ne pouvait faire un choix mieux entendu. M. Henri Bordier, auteur, avec M. Ed. Charton, d'une *Histoire de France*, devenue populaire, s'est beaucoup occupé de la question des autographes, et il a publié sur les Archives un travail très-savant ; en un mot, c'est un érudit d'une autorité incontestable et d'une conscience proverbiale. M. Mabille, employé à la Bibliothèque Impériale (département des manuscrits), a publié des travaux estimés qui ont obtenu des récompenses méritées à l'Académie des Inscriptions. Tous deux enfin ont acquis, à l'école des Chartes, les connaissances paléographiques et historiques si nécessaires pour la vérification qui leur était confiée.

Ils examinèrent toutes les pièces, et ce n'était pas une petite besogne, car il y en avait plus de *vingt-sept mille* : et, sur ce nombre presque incroyable de pièces, ils en reconnurent tout au plus une centaine de véritables : toutes les autres étaient l'œuvre de Vrain-Lucas qui d'ailleurs avoua sa fraude, s'en faisant presque, ainsi que nous le verrons plus loin, comme un titre de gloire. Le rapport de Messieurs Bordier et Mabille est, comme on devait s'y attendre, un chef-d'œuvre de critique et de sagacité ; on y trouve les révélations les plus curieuses ; toutes les pièces sont inventoriées avec soin, et les plus bizarres sont reproduites.

En raison de ce rapport, Vrain-Lucas fut traduit devant le tribunal correctionnel de Paris, le 16 février 1870.

Il y avait une affluence de monde inaccoutumée ; outre le vénérable M. Chasles, et les experts MM. Mabille et Bordier, nous avons remarqué dans la salle, M. Prévost-Paradol, de l'Académie fran-

caise, M. Faugère, MM. Ludovic Lalanne et Servois, M. Emile Chasles, M. Dufresne de Beaucourt, M. Gabriel Charavay, M. Wilfrid de Fonvielle, M. Anatole France, et plusieurs journalistes, tous attirés par cette singulière affaire.

Le tribunal était présidé par M. Brunet, un petit homme chauve, au regard intelligent et scrutateur, qui a dirigé les débats avec une impassibilité et une perspicacité des plus remarquables. Le siège du ministère public était occupé par l'avocat impérial, M. Fourchy.

L'accusé, Vrain-Lucas, natif de Châteaudun, âgé de 52 ans, présente un aspect assez vulgaire qui tient de l'homme d'affaires et du maître d'école, l'œil très-couvert est protégé par le voile des paupières contre toutes les indiscretions que le regard pourrait commettre. Le nez, d'un dessin vulgaire, est envahi par les joues dont le rictus, ni joyeux, ni triste, a quelque chose des physionomies campagnardes. Les cheveux sont foncés et un peu rares sur le crâne ; la bouche a un caractère de prudence et de discrétion qui est le trait saillant de toute cette physionomie banale. Vrain-Lucas a paru tel à l'audience ; dans toutes ses relations antérieures, il avait produit cette même impression de vulgarité. Notre ami, M. Lemerre, un libraire qui est aussi un artiste, nous l'a décrit tel que nous avons essayé de le représenter ici. Ni M. Lemerre ni M. Marty-Lavaux n'avaient voulu donner suite aux propositions que Vrain-Lucas leur avait faites de leur communiquer une trop importante correspondance de Rabelais utile à leur nouvelle édition de *l'Auteur* par excellence. Ils avaient jugé tous deux que des lettres telles que celles que produisait Vrain-Lucas étaient trop belles pour être vraies. Avant eux, notre père avait mis Vrain-Lucas à la porte de chez lui, le flairant pour un voleur. D'ailleurs, chez certaines personnes qui font le commerce des papiers et des documents, Vrain-Lucas a abusé de la confiance qu'on avait en lui pour s'emparer de certaines pièces qui convenaient à ses projets. Chez l'un d'eux que nous pourrions citer, il a soustrait des documents signés par des *Pascal* qui n'appartenaient point, il est vrai, à la famille de l'illustre géomètre, et qu'on parvint à lui faire rendre.

Un fait important à signaler et propre à rassurer les amateurs,

c'est que ce faussaire n'a pas répandu les faux autographes dans la circulation, et que nous ne connaissons, outre M. Chasles, que le marquis Duprat (mort il y a environ trois ans) qui de ces documents supposés a publié un volume sous le titre de *Glanes et regains*. A peine pourrions-nous citer une fausse lettre de Montaigne émanée de cette fabrique, et mise en circulation, et encore, cette lettre, soumise à notre père et de prime abord jugée fausse par lui, a-t-elle fatalement pris le chemin du cabinet de M. Chasles.

Un mot encore sur ce Vrain-Lucas qui achève de le caractériser ce qu'il est, c'est-à-dire, malgré l'intelligence déployée, un vulgaire grotesque dans le résultat. Ce mot est emprunté à M. Edmond Thiaudière ; il montre l'attitude de l'accusé à l'audience.

« Pourquoi Vrain-Lucas a-t-il, durant huit années, fabriqué, à l'intention de M. Michel Chasles, un nombre si considérable de faux autographes, qu'on l'évalue à plus de 27,000 ?

« Là-dessus, il y a deux versions ; celle du public, évidemment la vraie, et celle de Vrain-Lucas, de beaucoup la plus divertissante.

« Le public pense que Vrain-Lucas a eu un doublebut ; d'abord, gagner de l'argent ; puis, absorbé par un travail excessif, il n'avait pas le loisir de le dépenser, l'économiser de manière à se faire une petite fortune avec les miettes, voire même les morceaux qui lui tombaient de celle de M. Chasles.

« Vrain-Lucas, lui, prétend (et c'est ici que le génie de ce faussaire éclate dans toute sa sublimité) qu'il n'a fait de tort à personne, à M. Chasles non plus qu'aux autres, vous entendez bien, et que ses autographes, tout faux qu'ils sont, valent au moins 140,000 fr.

« En effet, *s'il a employé un stratagème pour frapper l'attention et piquer la curiosité, c'était afin de remettre en mémoire des faits historiques oubliés et même inconnus de la plupart des savants. Il instruisait en amusant... Il a agi, sinon avec sagesse, du moins AVEC DROITURE ET PATRIOTISME.* »

Ces quelques lignes sont, avons-nous dit, de M. Edmond Thiaudière de qui l'esprit profondément psychologique fournit en ce moment à la *Vogue parisienne*, de belles études judiciaires.

De l'interrogatoire subi par Vrain-Lucas, il résulte que l'inculpé a fabriqué plus de 27,000 pièces qu'il a cédées, de 1861 à 1869,

à M. Chasles, moyennant la somme de *cent-quarante mille francs*, sans compter les prêts, les commissions, etc.

M. Chasles est appelé à la barre. Il dépose en ces termes :

« Il y a longtemps déjà, plus de huit ans, M. Lucas s'est présenté chez moi ; il se disait de Châteaudun ; comme je suis de Chartres, nous étions presque du même pays, je le reçus. Il me dit qu'il était chargé de placer, de la part d'un collectionneur, une grande quantité de manuscrits et de livres d'une grande valeur, et, tout particulièrement, des lettres autographes. La première pièce qu'il m'apporta fut une lettre de Molière qu'il me fit payer assez cher, 500 francs ; puis une de Rabelais, une de Racine, à 200 francs chaque. Cette collection, me disait-il, avait été formée par M. le comte de Boisjournain qui, émigrant en 1791 et passant en Amérique, avait fait naufrage et avait péri, mais sa collection avait été sauvée ; une partie seulement avait été endommagée par l'eau, mais pouvait encore se vendre.

« Depuis ces premiers achats, je n'ai rien refusé de ce qu'il m'a apporté, et je l'ai toujours payé ; quand je ne le payais pas, nous faisons des échanges où je perdais toujours, car contre de bons ouvrages que je lui donnais, il ne me fournissait que des pièces reconnues fausses depuis.

« En huit ans, je lui donnais plus de 140,000 francs, sur lesquels il me disait que le propriétaire de la collection lui donnait 25 pour 100. Indépendamment de cette somme de 140,000 francs, je lui ai donné aussi des gratifications ou fait des dons, ou consenti à lui faire des prêts. Souvent il m'apportait des lettres autographes par centaines ; il y en avait de doubles, de triples, de quadruples ; il me disait que c'étaient des copies de celles qu'il me présentait pour être l'originale. Cela m'était bien égal d'avoir des copies ; du moment que je tenais l'original, il était tout simple d'admettre qu'on en eût fait des copies. C'est ainsi que j'avais plusieurs copies de Marie de Médicis, à l'intervention de laquelle, si l'on en croit la lettre, était due la grâce accordée à Galilée par le pape. Dans toutes ces lettres, il y avait beaucoup de concordance. Avec la plus grande bonne foi, j'ai invité mes confrères de l'Académie des Sciences à prendre connaissance d'une grande quantité de ces lettres, comme

aussi je les montrais à tous les savants étrangers qui me tombaient sous la main.

« M. Lucas me raconta un jour que Louis XVI, qui était aussi un collectionneur, n'ayant plus le temps de s'occuper de sa collection, avait envoyé au grand collectionneur, M. le comte de Boisjourdain, cinq ou six mille pièces fort curieuses. Vous savez ce qu'il est arrivé des deux lettres de Pascal par moi communiquées à l'Académie. Après la déception dont M. Lucas m'avait ainsi rendu victime, je me suis exécuté de grand cœur ; j'ai écrit partout la mystification dont j'avais été l'objet, pour que d'autres ne fussent pas trompés après moi ; j'ai fait plus, j'ai envoyé un grand nombre de copies photographiées de ces lettres, et cependant l'idée de me plaindre de M. Lucas ne m'était pas encore venue. C'est parce qu'il ne me remettait pas trois mille pièces qu'il me devait, et que je lui avais payées, que j'ai craint qu'il ne les fit passer à l'étranger, et que je l'ai menacé ; ses réponses ne m'ayant pas satisfait, je l'ai fait surveiller, et j'ai acquis la certitude qu'il m'avait indignement trompé.

M. le président : N'était-il pas déjà surveillé à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, où il allait fréquemment, et où on le soupçonnait de certains détournements de fragments de livres ou de manuscrits à l'aide de ciseaux ?

M. le président : Vous lui avez fait des dons et des prêts, dites-vous : dans quelle mesure ?

M. Charles : Oui, monsieur le président. Je ne parlerai pas des dons, faits sous forme de gratifications ; mais je lui ai fait des prêts nombreux. Une fois, je lui ai prêté 400 francs ; une autre fois, il est venu me dire qu'on allait lui vendre ses meubles, qu'il lui fallait 800 francs ; je les lui prêtai ; j'avais une grande confiance en lui ; nous étions du même pays, je le croyais incapable de me tromper. Enfin, un jour, j'ai voulu régler avec lui, et il m'a fait une reconnaissance de 3,880 francs.

« Indépendamment des prêts d'argent, je lui ai prêté aussi des livres, entre autres un livre précieux du quinzième siècle, contenant quarante miniatures ; il l'a vendu.

M. le président : Combien ?

Le sieur Lucas : 100 francs.

M. le président : Quoi ! un tel manuscrit, avec vingt miniatures !

M. Chasles: Il me disait que M. Fontaine, le libraire du passage des Panoramas, en donnerait 1,500 francs, et, je le crois, car il vend 300 francs des livres moins précieux qui n'ont que trois ou quatre miniatures. Je lui avais confié aussi un La Fontaine illustré qu'il ne m'a jamais rendu. A un moment donné, dans le cours de nos opérations, je trouvais qu'il mettait beaucoup de lenteur à me livrer des pièces que je lui avais payées. Entre autres subterfuges, dont il me payait souvent, il me dit que le collectionneur, dont il était le mandataire, s'en séparait avec peine, qu'il voulait les lire avant de les livrer. Un jour, je me fâchai, et j'allai jusqu'à le traiter de fripon; mais lui, avec un sang-froid qui m'étonne plus encore aujourd'hui que je connais l'homme, me répondit sérieusement, et gravement : « Si vous n'êtes pas satisfait de moi, rendez-moi mes pièces, et je vous rendrai vos 150,000 francs. » Cela fit l'effet qu'il attendait: à cette époque, à aucun prix, je n'aurais voulu rendre mes pièces. »

A ce moment, M. le président demanda à Vrain-Lucas ce qu'il a fait des 150,000 francs qu'il a reçus, mais il ne put obtenir de lui qu'une réponse vague, faite à demi-voix et comme malgré lui, à savoir qu'il a encore 2 ou 3000 francs, mais Lucas refuse de dire où ils sont.

Ensuite vient M. Mabile qui déclare que tous les prétendus autographes sont faux, sauf une centaine, estimés *cinq cents francs*.

M. Bordier reproduit les mêmes faits; il déclare que le prévenu n'a vendu, à sa connaissance, des autographes faux qu'à M. Chasles et au marquis Du Prat. Le président pose alors à M. Bordier la question suivante :

Dites-nous si vous lui connaissiez la capacité d'avoir fait tous les faux qu'on lui impute et d'avoir agi tout seul ?

Le témoin : Je réponds affirmativement sur les deux questions. Ses études primitives n'avaient pas été poussées bien loin, mais il a complété ses études par des lectures et une grande assiduité au travail; je ne lui crois pas de complices, et il en aurait trouvé difficilement d'assez capables pour s'associer à l'œuvre qu'il a accomplie si longtemps avec une habileté et une sûreté peu communes. Son principal artifice laissait supposer une collection imaginaire, rassemblée par un grand personnage, à la fois riche et savant. Avec

le calme et le sang-froid que vous lui connaissez, il racontait simplement sa fable, et laissait l'acheteur s'enflammer de lui-même : la conséquence était d'augmenter ainsi la valeur des trésors qu'il disait détenir. Après la découverte d'une encre qui lui est particulière, nous pensons que son procédé principal consistait à faire roussir le papier à la lampe pour lui donner un air de vétusté. Nous avons essayé ce procédé, mais nous sommes obligés d'avouer que nous n'avons pas réussi aussi bien que lui. »

Vrain-Lucas, interpellé, répond que les experts ont assez bien apprécié sa manière, mais qu'on ne réussit pas toujours, et qu'il faut d'ailleurs s'y reprendre à plusieurs fois.

Puis l'avocat impérial, M. Fourchy, présente son réquisitoire. Il se sert du rapport des experts, et en donne de nombreux extraits. Ainsi, voici d'abord quelques noms compris dans la fameuse collection :

5 lettres d'Abailard et, du même, un petit poème : l'*Amant malheureux* ; 5 lettres d'Alcibiade à Périclès ; 181 d'Alcuin, le savant ami de Charlemagne ; 6 d'Alexandre le Grand à Aristote ; 1 d'Arcefilaüs à Euripide ; 1 d'Attila à un général gaulois ; 8 de Catherine Barot, veuve Luther (*sic*) ; 1 de Bélisaire ; 12 de Blanche de Castille et trois chansons ; 1 de Jules César qui défie Vercingétorix ; 18 de Laure à Pétrarque ; 1 de Charlemagne à Alcuin ; 1 de Cicéron ; 10 de Charles Martel au duc d'Aquitaine ; 3 de Clovis devant Tolbiac ; 3 de Cléopâtre à Caton, à César et à Pompée ; 10 de Cornélie, veuve Pompée ; 1 d'Eschyle à Pythagore ; 1 de Gremius Julius à Jésus-Christ ; 1 d'Hérode à Lazare ; 12 de Jeanne d'Arc à sa famille ; 1 de Judas Iscariote à Marie-Madeleine ; 1 de Lazare le ressuscité ; 1 de Mahomet au roi de France ; 10 de Ponce-Pilate à Tibère ; 1 de Sapho.

Ajoutons encore ceux-ci pour compléter, dans l'esprit du lecteur, l'éblouissement qui s'empara des assistants, à l'audience :

Abdérame, Adam de Nevers, Adrien, empereur, Agnès Sorel, Albéroni, Anacréon, Anne de Bretagne, Sidoine Apollinaire, Apulée, Arétin, Arioste, Attila, Auguste, empereur, Balzac (Guez de), Bayle, Benserade, Boccace, de la Boétie, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Brantôme, Buffon, Caligula, Cassini, Catherine de Médicis, Catulle, Cervantes, les rois Charles V, VI, VII, VIII et IX, Charles-Quint, Clémence Isaure, les trois Clément, papes ; Dante,

Descartes, Deshoulières, Diane de Poitiers, Dioclétien, Duguesclin, Eusèbe, Fénelon, la belle Féronnière, François 1^{er}, Frédégonde, Froissart, Gassendi, Héloïse, Ignace de Loyola, saint Jean, saint Jérôme, Juvénal, Kepler, Labruyère, La Vallière, Leibnitz, Ninon de Lenclos, Lesage, Lesueur, Locke, une douzaine de Louis, rois de France ; Luther, Lucrèce, Machiavel, Marot, Mécène, Michel-Ange, Montaigne, Montespan, Montesquieu, Néron, Newton, Nostradamus, Ovide, saint Paul, Pépin-le-Bref, Pétrarque, Pétrone, Phèdre, Pierre-le-Grand, Piron, Platon, Pline, Plutarque, Pompadour, Pompée, Poussin, Rabelais, Racan, Racine, Raphaël, Ronsard, Rubens, Scarron, Shakespeare, Sévigné, Sénèque, Socrate, Spinoza, Suétone, sainte Thérèse, Tibère, Turenne, Voiture, Voltaire.

Ce fut, à ce moment, un immense éclat de rire dans la salle. On se demandait si cette énumération n'était pas une plaisanterie, un rêve, mais l'hilarité fut encore plus grande quand M. l'avocat impérial lut le texte des lettres suivantes :

LETTRE D'ARCHIMÈDE

Archimède à son très amé Hieron, salut.

Mon très amé, selon mien penser les langues qui aujourd'huy sont diverses par toutes les parties du monde ont deu se former des débris de la langue originel qui semble être le celtique qui semble être la même langue que celle dont se servait Moyse que l'on doit considérer comme le plus ancien écrivain qui se présente à nous dans l'ordre des temps. Ce grand homme peut être envisagé sous deux aspects, sous le premier comme l'organe et le ministre des lois du Tout-puissant. C'est le chef d'un peuple choisy, c'est le créateur d'un gouvernement admirable duquel tous les souverains doivent avoir pour modèle. Soubs le second aspect Moyse est un écrivain sublime, simple, exact dans sa narration. Come c'est par le degré d'imagination qu'il faut juger les hommes, peu d'hommes l'ont eue aussy forte et aussy brillante que Moyse ains que le diray en mon autre récit, où iceluy Moyse sera considéré non come législateur mais come poete. Je vous salut. Ce XX febvrier.

ARCHIMÈDE

LETTRE D'ALEXANDRE LE GRAND, ROI DE MACÉDOINE :

Alexandre rex à son très amé Aristote, salut!

Mon amé, ne suys pas satisfait de ce qu'avez rendu public aulcun de vos livres que devez garder souls le sel du mystère, car c'est en profaner la valeur, et ne plus doresnavant les rendre public sans mon assentiment.

Quant à ce que m'avez mandé d'aller faire un voyage au pays des Gaules afin d'y apprendre la science des druides desquels Pythagore a fait si bel éloge, non-seulement vous le permetz, mais vous y engage pour le bien de mon peuple, car n'ignorez pas l'estime que je fais d'icelle nation que je considère comme étant celle qui porte la lumière dans le monde. Je vous salut. Ce XX des calendes de may, an de la CV olympiade.

ALEXANDRE.

LETTRE DE THALÈS, SAGE DE LA GRÈCE.

« *Thalès à très illustre et très redouté prince Ambigat
roy des Gaules, salut!*

« Très puissant prince, vous me mandez auculne des sentences que savez que lay recueillies sur la manière de se bien gouverner et bien conduyre. Cy joint en trouverez que je vous prinse de prendre en bonne considération, car pour bien vivre, il faut s'abstenyr d'abord de chose que l'on trouve reprehensible dans les autres. La félicité du corps consiste dans la santé et cele de l'esprit dans le savoir. Selon mon penser, l'eau est le principe de toutes choses ; malgré sa nature homogène, elle est disposée à prendre toutes sortes de formes, et devenir arbre, métal, or, sang, vin, blé, etc..., car les vapeurs sont la nourriture ordinaire des astres, et l'Océan leur échanson. Quant a ce qui est de l'astronomie sur quoy me mandez auculnes observations, les trouverez cy joint avec icelle lettre, ainsi que les desseins de la sphère que j'ai partagé en cinq cercles parallèles, trouverez aussi auculnes de mes observations, touchant les raisons physiques des éclipses de soleil et de la lune. De tout ceci je serais heureux sy en estes satisfait pour l'instruction des princes vos neveux me mandez vous. Je vous salue ce X juin, l'an de Rome CLV.

THALÈS.

LETTRE DE LA REINE CLÉOPATRE

Cléopâtre royne à son très amé Jules César empereur.

« Mon très amé, nostre fils Césarion va bien. J'espère que bientôt il sera en estat de supporter le voyage d'icy à Marseilles, où j'ai besoin de le faire instruire tant à cause du bon air qu'on y respire et des belles choses qu'on y enseigne. Je vous prins donc me dire combien de temps encore resterez en ces contrées, car j'y veux conduire moy même nostre fils et vous prier par icelle occasion. C'est vous dire mon très amé le contentement que je ressens lorsque je me trouve près de vous, et ce attendant, je prins les dieux avoir vous en considération. Le XI mars l'an de Rome VCCIX.

CLÉOPATRE.

LAISSEZ PASSER DE VERGINGÉTORIX.

« J'octroy le retour du jeune Trogus Pompeius auprès de l'empereur J. César sien maistre et ordonne à ceux que ces lettres verront le laisser passer librement et l'aider au besoin.

« Ce X de Kal de mag (date déchirée).

« VERGINGÉTORIX. »

Au dos de ce document est écrit :

« Cecy est la lettre que Vercingétorix, le chef des Gaulois, remit à Trogus Pompée qui était venu lui apporter une missive de Jules César, afin qu'il s'en retourne librement de vers son maître. »

LETTRE DE LAZARE LE RESSUSCITÉ A SAINT PIERRE

« Mon très ami Petrus, vous me mandez avoir remarqué dans les écrits de César et en ceux de Cicéron, qu'une des principales parties de la religion des Druides était de sacrifier des hommes saulxvaiges, cela est vrai; ils prenoient en un sens erroné ce principe que l'homme ne peut bien recognoistre la vie que Dieu luy a donnée, qu'en luy offrant la vie d'un homme. Ils ont continué cette pratique inhumaine et sanglante jusqu'au temps de Cicéron. C'est pourquoi il dit qu'ils souillent et profanent leur temple et leurs autels en y offrant des victimes humaines, et icy Cicéron a raison d'insulter un culte aussy barbare en disant : chose étrange, pour satisfaire à ce qu'ils doivent à leur religion, il faut qu'au-paravant qu'ils la deshonorent par quelque meurtre. Ils ne peuvent

être religieux sans être homicides. L'infamie de cette horrible maxime a rejailli sur tous les Gaulois, quoique cela ne se soit pratiqué qu'en certaines contrées ; mais les armes et les conquêtes des Romains ont fait cesser cette infamie, et ne crois pas qu'on la pratique nulle part de maintenant. Ainsy soit-il. Ce X août XLVII. « LAZARE. »

LETTE DE MARIE-MADELEINE A LAZARE LE RESSUSCITÉ.

« Mon très amé frère, ce que me mandez de Petrus l'apostre de notre doux Jésus me fait espérer que bientôt le verrons icy et me dispose l'y bien recevoir. Notre sœur Marthe s'en réjouit aussi. Sa santé est fort chancelante et je crains son trépas ; c'est pourquoi je la recommande à vos bonnes prières. Les bonnes filles qui sont venues se mettre sous notre egide sont admirables pour nous et nous font des caresses on ne peut plus aimables. C'est vous dire, mon très amé frère, que notre séjour dans ces contrées de la Gaule nous est en grande affection, que nous n'avons point envie de le quitter ainsi qu'aucuns de nos amis le proposent. Ne trouvez-vous pas qu'iceux Gaulois qu'on disait nations barbares ne le sont nullement, et à en juger parce que j'ai appris, ce doit être de là que la lumière des sciences a deit partir ; je n'en dirai de rien plus, si ce n'est que j'ai grand désir de voir et prins notre Seigneur vous avoir en grâce.

« Ce X juin XLVI.

« MAGDELEINE. »

LETTE DE CHARLES MARTEL

« Le général des Français au duc des Maures.

« Duc mauresque, j'ai lu des lettres menaçantes de toi ; mais n'en crains pas les effets. Rassemble si tu peux toutes les forces de l'Afrique, et viens à leur teste fondre sur mienne patrie. Tu me verras voler à ta rencontre. Je n'ay besoing que de petites armées pour en battre de grandes. Il me suffit que d'une poignée d'hommes francs pour en disperser une multitude. N'espère donc pas me voir traïr ceux qui ont imploré ma protection ; mets si tu le veux à prix d'or la rançon de ta prisonnière, et l'or te sera prodigué, sinon, respecte-la comme tu le dois, et je te promets les mêmes égards pour ton sérail et tiennes favorites. Sur ce, prie l'Esternel t'avoyr en sa garde.

« Ce X juing XXXII.

« Carle MARTEL. »

LETTE DE CHARLEMAGNE A ALCUIN.

« Très docte et très amé Alcuin, je suis d'avis ains que vous me l'avez dit ja maintefois la langue celtique qui semble être la mère de toutes les langues estoit plus connue chez tous les peuples de la terre et que Pythagore, Platon, Aristote, etc., non seulement la savait mais l'enseignait, ce qui ressort des divers documents que m'avez envoyés et que je vous retourne. Ces documents sont les lettres d'iceux Pythagore, Platon, Aristote et aussi du roy Alexandre de Macédoine et des doctes voyageurs, géographes et historiens et aussi mathématiciens qui ont l'un et l'autre parcourut les deux extrémités du monde, l'un au nord, l'autre au sud ; je vous engage à conserver ces écrits comme objets précieux et à m'en faire des copies fidèles.

Cette lettre n'est pas signée Charlemagne, mais elle se termine par son monogramme ainsi formulé

R
K—S
L

Archimède, Alexandre-le-Grand, Thalès, Cléopâtre, Lazare, sainte Marie-Magdeleine, Charles Martel, écrivant sur du papier et en

français ! N'est-ce pas la plus grossière des mystifications ! cela ressemble aux opéras-bouffes où les héros d'Homère parlent de chemins de fer ; et, pas plus qu'on ne songe à prendre au sérieux la *Belle Hélène*, on ne devrait s'arrêter à des falsifications aussi grotesques. C'est un des moyens de défense employés par l'avocat, M^e Helbronner, jeune stagiaire, à la figure intelligente, à la parole vive et facile, qui a obtenu, pour ses débuts, un succès qui aurait satisfait les avocats les plus éminents. C'est le 23 février que M^e Helbronner a plaidé. Voici une partie intéressante de la défense :

« Si l'on s'étonne de ce que l'Académie se soit arrêtée si longtemps sur ces documents, il ne faut pas oublier qu'ils empruntaient au milieu scientifique dans lequel ils se produisaient et à la légitime influence de M. Chasles un rayon de leur autorité.

« Rien ne témoignait d'une expérience et d'une habileté que l'éducation première de Lucas n'aurait pu expliquer. M. l'avocat impérial vous l'a montré élevé à l'école de son village, dévorant la bibliothèque de son curé, puis celle de la ville de Châteaudun ; il ne vous l'a pas montré employé à Paris, s'échappant de son bureau pour aller à la Sorbonne : il n'allait pas aux cours de MM. Guizot, Michelet, Cousin qui attiraient à cette époque la jeunesse au pied de leur chaire ; c'étaient les cours, instructifs certainement, mais ennuyeux peut-être, de MM. Damiron, Lenormand et Gérusez ; il revint dans son pays, y tint quelques emplois, mais il ne put se soustraire à ce besoin de lire et de compiler ; il revint à Paris en 1852.

« Son ambition était d'entrer à la Bibliothèque impériale, il était né bibliomane, comme certains autres naissent écuyers consommés. L'accès de cette carrière lui fut fermé faute d'un diplôme de bachelier ; il ne parvint pas à entrer chez un libraire faute de savoir le latin. Il mangeait un petit pécule recueilli par sa femme, mais tous les jours il allait travailler à la bibliothèque. Il y rencontra le marquis du Pins, vieux bibliophile, qui le présenta à M. Letellier. M. Letellier avait acheté du dernier des d'Hozier un cabinet de titres que les plus grandes familles de France ont souvent consulté.

« Dans les dossiers se trouvaient des autographes que tantôt Letellier abandonnait à Lucas, que tantôt les familles refusaient d'acquiescer ; c'est ainsi que Lucas commença sa petite collection qui comprenait des parchemins des Valois de la Renaissance et qui à ses

yeux étaient sans prix. Voilà l'homme aux lectures assidues, qui, par une ardeur louable et une énergie indomptable, s'était arraché à une position inférieure; il savait un peu de tout; mais n'ayant pas eu de guide dans ses travaux, ses connaissances n'avaient pas été classées, elles formaient dans sa tête une encyclopédie désordonnée; il allait se trouver en présence de M. Chasles dont l'éloge dans ma bouche, et après les faits que vous connaissez, seraient une amère ironie; il me suffira de vous rappeler qu'il est le premier géomètre de France sinon du monde, et qu'il a reçu à ce titre une récompense d'autant plus enviée qu'elle est rarement accordée à des étrangers, la grande médaille d'honneur de la Société de Londres.

« Ce n'est pas ce calculateur seulement, vivant dans des abstractions, qu'on vous a dépeint, c'est l'historien de la géométrie qui a vieilli dans un commerce intime avec les savants de tous les siècles et de tous les pays. Enfin, c'est un collectionneur émérite dont les trésors rivalisaient jadis avec ceux de M. Feuillet de Conches et jouissaient d'une réputation et d'un crédit que les débats amoindriront peut-être. Voilà l'homme sur lequel Vrain-Lucas a, non pas exercé des manœuvres frauduleuses, mais à l'égard duquel il lui a suffi de déployer un peu d'imagination pour créer ces illusions que vous connaissez maintenant; tant il est vrai que la passion affaiblit la vue la plus perçante. »

Le défenseur résume ici les faits relatifs aux annotations sur les imprimés. Il cite notamment la mention : *Ex libris franciscus Rabelais*, solécisme que découvrirait un élève de huitième; puis, abordant le troisième ordre de faits, les mensonges relatifs à la collection de Boisjourdain, il rappelle les relations que Lucas a eues avec un M. de Menou, collectionneur et émigré, et il explique comment, dans leurs rapports, Lucas a pu songer à M. de Menou, tandis que par l'association d'idée née de l'étude des pièces, M. Chasles se portait à M. Boisjourdain; il insiste sur ce que jamais Lucas n'avait nommé désigné M. de Boisjourdain.

Revenant sur les faits qui se passaient lorsque Lucas était encore chez M. Letellier, le défenseur raconte comment, cédant aux sollicitations d'un vieux marquis entiché de noblesse, Lucas fabriqua des lettres de Montaigne que M. Feuillet de Conches a insérées dans

son troisième volume des *Causeries d'un curieux*, se contentant de remarquer que le style de Montaigne était un peu négligé dans ces deux lettres inédites.

« Le Tribunal comprendra, continue M^e Helbronner, quel fut l'étonnement de Lucas, en présence d'un succès qui dépassait ses plus folles espérances; un horizon nouveau s'était ouvert pour lui, il vit dans cette fabrication le moyen de faire triompher son idée dominante, car, ainsi que le faisait remarquer M. le président, Vrain-Lucas a aussi sa manie, sa passion; restituer à la France les gloires qu'on lui a ravies. Ce n'est pas seulement, ainsi qu'on l'a fait observer, dans les documents du débat Pascal-Newton que cette idée se retrouve, Thalès donne à Ambigat, roi des Gaules, des conseils sur la manière de gouverner son peuple; Alexandre fait l'éloge de la Gaule et des Gaulois à Aristote; Cléopâtre envoie Césarion à Marseille pour s'y instruire, tant à cause du bon air qu'on y respire que des belles choses qu'on y enseigne. Lazare, après sa résurrection, et Marie-Magdeleine dans leurs lettres à Saint-Pierre, ne trouvent pas de sujet plus intéressant que les Druides et les Gaulois.

« C'est par hasard qu'un de ces documents a été connu de M. Chasles, il a voulu le garder, Lucas n'a peut-être pas su résister à ses prières et à ses offres, et ainsi se sont engagées ces opérations qui ont amené dans le cabinet de M. Chasles la collection dont M. l'avocat impérial vous a présenté un tableau si brillant. Il me semble impossible d'admettre que M. Chasles ait attaché une valeur quelconque aux documents en français et sur papier dont les signatures appartiennent à une période antérieure à l'ère chrétienne; il achetait cette masse pour ce qu'il voulait, espérant, comme le poète latin, trouver quelques perles dans le fumier d'Ennius.

« Il me semble impossible que M. Chasles ait acquis comme sincères les pièces qui s'étendent depuis l'ère chrétienne jusqu'à la Renaissance, il n'avait qu'à regarder ces pièces à la lumière pour voir dans les billets doux d'Abailard et d'Héloïse, et dans la correspondance officielle de Frédégonde et de Chilpéric, le filigrane à fleur de lys de la première manufacture d'Angoulême. Il n'avait qu'à lire ses cent quatre-vingt-dix-sept lettres de Charlemagne pour se renseigner sur leur authenticité; les unes étaient signées du

monogramme royal, mais les autres portaient *Carolo Magno* tout comme il y a *Ludovico Magno* sur la porte Saint-Denis. »

Puis il aborda la question de droit, essaya de décharger son client du chef des manœuvres frauduleuses qui constituent le délit d'escroquerie, cela avec beaucoup d'habileté. Il rappela l'affaire du malheureux qui, au mois de décembre, fut condamné, sur notre plainte, pour avoir fabriqué de faux autographes.

Après une courte réplique de M. l'avocat impérial et une réponse de M^e Helbronner la Cour se retira pour délibérer et revint bientôt prononcer un jugement qui condamnait Vrain-Lucas, pour escroquerie, à deux ans de prison, cinq cents francs d'amende et aux dépens. Justice était faite, quant au faussaire.

Et maintenant qu'on nous permette des observations sur cette affaire, qui a jeté quelque trouble parmi les amateurs d'autographes.

L'affaire Vrain-Lucas a une immense importance: il ne s'agissait pas seulement là en effet de faux autographes vendus pour orner une collection, mais bien de documents erronés destinés à tromper l'opinion et à fausser le jugement du public sur des faits acquis. La société a toujours été partagée en deux classes : 1^o ceux qui semblent nés pour faire du mal, pour combattre cette société dont ils font partie, et semer partout l'erreur et le mensonge ; 2^o les gens honnêtes, et, parmi eux, ceux qui sont chargés de déjouer les projets des méchants et ceux qui se dévouent à redresser les erreurs et à faire triompher la vérité.

A la première classe appartient Vrain-Lucas qui, doué de facultés surprenantes, les a consacrées au mensonge et a essayé, dans un but de lucre, de tromper le public.

A la seconde classe appartient le vénérable M. Chasles. Monsieur Michel Chasles, membre de l'Académie des Sciences, depuis 1851, actuellement âgé de 76 ans, a conquis dans la géométrie la première place : sa réputation de savant est européenne. C'est l'homme le plus probe qui soit ; il pousse l'honnêteté jusqu'à ne pas soupçonner la fraude, toujours présente cependant là où il y a un honnête homme à tromper. Plongé dans d'ardus problèmes qu'il résolvait avec une netteté lumineuse, Monsieur Chasles a accueilli avec confiance l'homme qui, avec son air patelin et avec un sem-

blant de pauvreté, lui apportait des documents sur la science. Il reçut avec joie toutes ces lettres de Pascal, de Newton, de Galilée, qui lui révélaient tant de faits nouveaux. Il ne songea pas à les faire examiner : il craignait que, mettant quelqu'un dans la confiance, on ne songeât à faire des propositions à Lucas. Funeste aveuglement ! — mais on se demande comment M. Chasles a pu accepter les lettres de César, de Marie-Magdeleine, etc. dont le premier venu aurait reconnu la fausseté. Il faut remarquer que, lorsque Lucas apportait des liasses à M. Chasles, ce dernier les prenait souvent sans les examiner. Tout cela venait de la même collection : il le lui fallait, bon ou mauvais : dès l'instant qu'il avait fait des sacrifices, il voulait tout avoir : telle était son idée fixe. Et Lucas fabriquait toujours avec une promptitude merveilleuse, composant des lettres pour parer aux objections faites, les apportant à M. Chasles comme les ayant trouvées dans le fameux grenier qui renfermait les archives du prétendu comte de Boisjourdain. Il profitait avec habileté de toutes les remarques : nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote sur les trois exemplaires d'une même lettre de Galilée que nous avons citée plus haut. M. Chasles avait confiance dans Lucas, qui lui en avait imposé par sa fausse qualité d'archiviste-paléographe ; il croyait dans ses autographes, et sa foi aveugle l'empêchait de se rendre à des arguments que d'ailleurs Lucas, avec de nouvelles pièces, lui permettait toujours de combattre. Là a été le tort de M. Chasles, mais ce tort vient de sa bonne foi même et ne fait que la mettre en lumière. Et nous ne pouvons trop répéter que cette affaire ne saurait porter la moindre atteinte à la parfaite honorabilité de M. Chasles, non plus qu'à son génie géométrique.

Mais, dira-t-on, d'où vient que l'Académie des Sciences a si longtemps discuté, et que le public s'y est laissé tromper. Sur le premier point je répondrai que Lucas puisait dans les livres de sciences ce qu'il mettait dans ses pièces ; que ses calculs géométriques étaient bons, seulement qu'ils étaient postérieurs à l'époque que Lucas leur assignait. De plus, il se mêla dans tout cela une question nationale, comme si le génie n'était pas de tous les temps et de tous les pays, comme si la gloire de Newton n'était pas aussi chère aux Français que celle de Pascal doit l'être pour les Anglais !

Quant au public, combien ignorent ce que c'est qu'un autographe ! et, devant les lettres de Shakspeare, de Rabelais, combien se seraient trompés ! mais, si l'ensemble de la collection eut été présenté tout entier, nul n'aurait été la dupe de cette vaste mystification. Qui ignore que Jules César n'écrivait pas en français et sur du papier ? la fausseté est si évidente qu'on ne peut qu'en rire.

M^e Helbronner a cité Chatterton pour excuser Lucas ; l'exemple, qu'il me permette cette observation qui ne diminue en rien le mérite de sa plaidoirie, était mal choisi. Il y a en effet une catégorie d'œuvres qui ne sont que des pastiches littéraires ou des mystifications tôt ou tard avouées par leurs auteurs. Ainsi Chatterton a publié des poèmes du XIII^e siècle dont l'authenticité a causé de nombreux débats en Angleterre, et Macpherson a mis sur le compte d'Ossian tout ce qu'il avait pu recueillir de vieux chants nationaux de l'Écosse. De nos jours, un érudit, M. Julien Travers, a fabriqué des poésies normandes qui ont trompé M. Henri Martin. Mais, ni Chatterton, ni Macpherson, ni M. Travers n'ont produit les originaux, ce qui donnait à leur fraude le simple caractère d'un pastiche. A notre avis, un tel abus de l'esprit ou de l'érudition est fâcheux. Il ne faut jamais tromper, même pour s'amuser ou pour avoir le malin plaisir de mystifier les gens crédules, et c'est toujours un acte condamnable que de se faire un jeu de l'honnêteté des hommes. Mais dans ces divers cas, aucune fabrication matérielle, aucune invention de documents, n'est venue donner un corps et une réalité au mensonge.

D'autre part, il y a des hommes qui fabriquent des documents en essayant de leur donner le semblant de pièces originales. Ceux-là sont des faussaires, car leur but est le mensonge et le lucre. Les faux de ce genre sont bien vieux. Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle* (L. XIII, ch. 27), raconte que, de son temps, on conservait une lettre de Sarpédon le Lycien à Priam, écrite sur papyrus, et qui avait été découverte dans un temple par un grand curieux d'autographes, Mucianus, pendant qu'il était gouverneur de Lycie. Or, cette pièce était fausse, et Pline l'Ancien ne pense pas qu'au temps de Priam le papyrus fût déjà en usage. (1) Citons aussi

(1) *Causeries d'un curieux* par M. Feuillet de Conches, t. I, p. 261, livre qui renferme sur les autographes les plus précieux renseignements.

une prétendue lettre de Jésus-Christ à Abgar dont Eusèbe a donné une traduction grecque d'après l'original syriaque conservé de son temps dans les archives d'Edesse ; lettre évidemment fausse, mais sur laquelle on a longuement et savamment disserté. Nous pourrions, dans tout le cours du moyen âge, de nos jours même, trouver des exemples de faux, mais cela nous entraînerait trop loin, et nous nous bornerons à ces deux faits remontant à une haute antiquité. — Ceux-là qui fabriquent des documents sont des hommes dangereux que les amis de la vérité doivent combattre sans relâche. Il faut déjouer leurs complots ténébreux, démasquer leurs batteries, mettre à néant leurs productions ; c'est ce qu'on fait MM. Bordier et Mabilley qui, dans l'affaire Vrain-Lucas, représentaient la vérité confondant le mensonge, c'est ce que, humble pionnier, nous avons fait et voulons faire toute notre vie dans la mesure de nos forces.

On a dit aussi : A quoi se fier désormais ? quels moyens y a-t-il pour reconnaître les faux autographes d'avec les vrais ? et plusieurs ont poussé des cris d'alarme qui, il faut le dire à l'honneur du bon sens public, ont trouvé peu d'écho.

Oui, il y a de faux autographes, comme il y a de faux antiques, de faux tableaux, de fausses monnaies. Mais est-ce qu'on devra supprimer le musée des antiques parce qu'on a découvert de faux bronzes ? Est-ce que le cabinet des médailles devra être mis en suspicion parce qu'il existe un grand nombre de monnaies reconnues fausses ? La valeur historique des documents que renferment nos collections devra-t-elle être diminuée parce qu'un misérable a eu l'adresse coupable de fabriquer 27,000 pièces ? — On regarderait comme un insensé celui qui émettrait de semblables idées. Et en effet, de l'affaire Vrain-Lucas doit sortir un enseignement, à savoir qu'il convient d'apporter, dans le choix de ses collections, une prudence extrême. Ce n'est point du premier jour qu'on devient expert en pareille matière : il faut avoir fait des études paléographiques et historiques sérieuses, connaître les divers protocoles des chartes, des lettres et des documents de tous les temps, savoir les différences de langue et de terme suivant les époques, avoir vu des milliers d'autographes de tous les genres, les avoir comparés ensemble, être, en un mot, capable de remplir la tâche qu'on s'impose. Mais on peut

poser deux objections qui ont leur valeur : 1^o le titre d'expert est pris souvent, dans le domaine de la curiosité, par des gens bien ignorants de ce qu'ils entreprennent. Cela est vrai : la législation moderne ne sauvegarde pas assez les intérêts du public contre les ruses du commerce, et le titre d'expert ne devrait être conféré qu'aux hommes qui auraient fait leurs preuves. Mais, dans l'état actuel, c'est aux amateurs à discerner celui qui mérite réellement leur confiance.

2^o Les curieux d'autographes diront : Comment nous, qui n'avons pas fait d'études spéciales, reconnaitrons-nous un fac-simile d'une pièce véritable, un faux autographe d'un authentique ? — Sur la question du fac-simile, nous répondrons qu'en effet il existe des fac-simile faits avec grand soin, sans intention malhonnête, et qui ont cependant été pris pour des originaux. — Mais les moyens de vérification sont bien simples. On prend un acide, de l'eau de javelle par exemple, qui attaque l'encre ordinaire, mais laisse intacte l'encre d'imprimerie. On fait l'épreuve sur une lettre de la pièce en suspicion : si l'acide enlève l'encre, la pièce est originale : dans le cas contraire, c'est un fac-simile.

La seconde question est plus longue à résoudre.

Quand une lettre d'un personnage — nous parlons des autographes et non des chartes — présente des doutes, il faut d'abord examiner l'écriture et comparer avec celle d'une lettre reconnue pour authentique. Le faussaire se trahit toujours par une certaine hésitation, un tremblement, qui n'échappe pas à un œil exercé. Le papier est-il de l'époque ? quel est son filigrane ? l'encre est-elle ancienne ?

En second lieu le texte de la lettre fournit nombre d'observations. Est-ce bien le style de l'époque ? la lettre est-elle dans le caractère de l'homme auquel elle est attribuée ? sont-ce ses expressions ordinaires, son orthographe habituelle ? les faits mentionnés dans la pièce sont-ils d'accord avec l'histoire ?

Toutes ces observations peuvent être accompagnées de bien d'autres. Le lieu d'où la lettre est datée peut être un point de repère. La date également. — Un point très-important aussi, mais sur lequel on manque souvent de renseignements, c'est la provenance.

Certes, toutes ces vérifications ne sont pas aisées à faire, et, le

mieux, pour les amateurs, est de porter la pièce douteuse à l'expert qui procède à l'examen. Mais bien peu de pièces ont besoin de passer au crible. L'authenticité des documents, le plus souvent, est visible pour l'expert au premier coup d'œil. Les autographes ont un cachet de véracité comme l'honnête homme porte sur son visage les preuves de sa bonne foi. Mais il faut une extrême habitude jointe à la prudence la plus scrupuleuse. Quand une pièce présente des doutes qu'on ne peut combattre, il faut la rejeter impitoyablement, car il vaut mieux, à notre avis, priver l'histoire d'un document que de lui en apporter un qui pourrait l'induire en erreur.

Les observations que nous venons de faire amèneront peut-être de la part des sceptiques cette réponse : *Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse*. Nous répondrons que si, pour quelques-uns, les autographes constituent un commerce, pour nous ils représentent une science. Telle a été l'idée dominante de notre père qui a conquis laborieusement, nous osons le dire, une réputation européenne d'expert et d'honnête homme ; tel est aussi notre but. Découvrir des documents nouveaux, qui répandent sur les faits souvent obscurs de l'histoire une clarté nouvelle, tel est le labeur auquel nous voulons nous livrer, heureux si nous pouvons rendre quelques services à l'érudition !

ÉTIENNE CHARAVAY.

NOTE

M. le baron Feuillet de Conches, mis en cause par M^e Helbronner pour deux fausses lettres de Montaigne vendues par Lucas au marquis Duprat et publiées dans les *Causeries d'un curieux*, a expliqué les faits dans la lettre suivante que nous empruntons à la *Gazette des tribunaux* (n^o du 26 février 1870).

Monsieur,

Dans le compte que rend la *Gazette des Tribunaux* de ce jour, de la plaidoirie de l'avocat de M. Lucas, condamné comme ayant vendu de

faux autographes à l'honorable académicien M. Chasles, vous reproduisez une allusion qu'a faite l'avocat aux *Causeries d'un curieux*, où j'ai imprimé deux lettres de Montaigne, que M. Lucas dit aujourd'hui avoir fabriquées de sa minerve, et vendues à M. le marquis Duprat. J'ai en effet publié deux lettres de Montaigne qui m'avaient été communiquées par M. le marquis Duprat ; mais je me suis bien gardé de les annoncer comme publiées sur des originaux autographes. J'ai dit que je les donnais sur des *fac simile*, ce qui est bien différent. Sur ce point, je n'étais pas d'accord avec le loyal marquis qui les a publiées depuis, à ce titre, dans son livre des *Glanes et Regains*. L'organe, si distingué, de M. Lucas a dit au Tribunal qu'en publiant les lettres, je me suis borné à remarquer que le style de Montaigne était un peu négligé dans les deux lettres. Ce n'était pas tout dire. En les recevant, j'avais fait observer à M. Duprat que ce qu'il avait pris jusqu'ici pour des originaux était tout au plus des *fac simile*, et encore des *fac simile* fautifs et qui décelaient une main inexpérimentée. Mais il m'affirmait avoir trouvé ces pièces dans l'ancien cartulaire de sa famille, à lui transmis par son père. Sa conviction en ce sens était si ferme que plusieurs mois après ma publication, faite cependant avec réserves, il reproduisit les lettres comme originales.

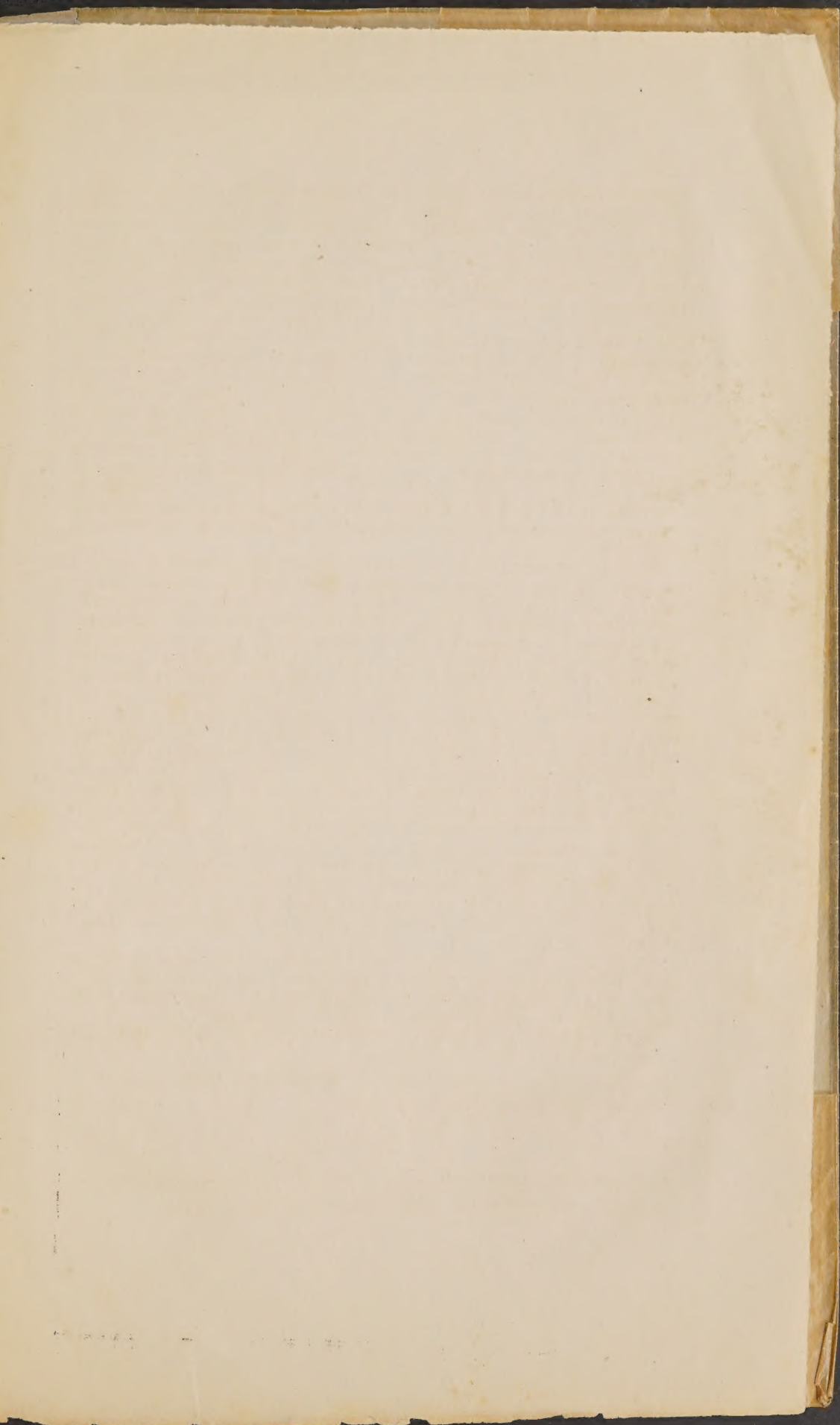
J'hésitais beaucoup à les mettre au jour, lorsque, consulté par moi à ce sujet, l'homme le plus compétent en matière de documents de Montaigne, M. le docteur Payen, opina qu'il n'y avait pas de motifs suffisants pour s'abstenir, attendu qu'il se pouvait qu'au fond, quelle que fût l'étrangeté d'apparence et de forme du *fac simile*, le texte fût exact. Et, de fait, le mystificateur, beaucoup plus instruit par la lecture qu'on ne l'a représenté, n'avait été ici que plagiaire : il avait agi, en cette circonstance, comme pour ses soi-disantes lettres de Pascal, qui ont si longtemps tenu en éveil une grande Académie et saisi un des grands esprits de ce temps, M. Thiers ; il avait copié mot pour mot les phrases, ainsi que je l'ai découvert depuis, dans des auteurs du temps, notamment *l'Histoire de quatre Rois* par de De Serres (1595). Cet emprunt de style contemporain, en des lettres purement de récit et de faits, et qui ne comportaient guère le déploiement d'un style caractéristique, donnait aux deux pièces une vraisemblance que la connaissance, acquise par moi, plus tard, des textes de Serres pouvait seule faire évanouir. Je m'empressai de donner connaissance de ma découverte à M. le docteur Payen, à M. Duprat et à un jeune professeur du Collège de France, qui se proposait, après avoir fait un cours sur Montaigne, de publier un livre sur ce grand écrivain. Mais le siège de M. Duprat était fait, et il venait de publier ses *Glanes*.

En résumé, il n'est donc pas exact de dire que M. Lucas ait fait, en cette rencontre, du Montaigne, comme jadis on faisait du Saint-Evre-mont ; il a seulement mis le nom de Montaigne à une compilation adroite, faite d'après des contemporains de l'illustre Périgourdin.

Agréez, monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

« FEUILLET DE CONCHES. »

Paris, le 24 février 1870.



13367

Z

41

.C46

1870

c. 1

B.F. 391

4102968



17 (m) 7
24100-2-21
PUBLICATIONS

DE LA MAISON J. CHARAVAY AINÉ

BULLETIN MENSUEL D'AUTOGRAPHES à prix marqués, qui paraît depuis 1845. Il est envoyé gratuitement et régulièrement à toutes les personnes qui en font la demande.

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, Bulletin des collectionneurs et Revue des Archives, fondé en 1862 et paraissant deux fois par mois, 12 fr. par an. — On expédie un numéro spécimen à quiconque en fait la demande. — C'est le seul organe que les amateurs aient en Europe.

MANUEL DE L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, comprenant la liste, par ordre alphabétique, de tous les autographes de personnages célèbres qui ont passé dans les ventes, avec les prix qu'ils ont atteints, *en cours de publication dans notre revue.* (Il est arrivé à la lettre H.)

NOTICE SUR NICOLAS THOYNARD D'ORLÉANS, publiée d'après les notes de feu J.-Ch. Brunet, par Étienne Charavay. Br. in-8 2 fr.

DEUX COMPLAINTES SUR LA MORT DE LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, réimprimées avec des notes par Édouard Tricotel. Br. in-8 1 fr. 25

FAC-SIMILE photographié d'une lettre unique du fameux Jean-Chouan, appartenant à M. B. Fillon. In-4, sur beau bristol . 4 fr.